

Athènes, le 20 Juin 1875

Cher Monsieur,

J'espère que ma lettre vous trouvera à Paris où j'aurais bien voulu être avec vous. Jamais je n'ai tant senti le besoin de revoir, ne fût-ce que pour quelques jours, un coin de la terre de France et jamais, hélas! je n'ai été plus rivé à Athènes que je le suis aujourd'hui.

Les nouvelles de France sont presque mauvaises. Il paraît que les fous de Versailles ont l'intention de livrer notre jeunesse aux Jésuites après l'avoir vouée au Sacré-Cœur. Décidément ils nous rendent la risée de l'Europe. Pour nous achever il suffirait de trois ou quatre autres Sabrioles chargés de nous représenter en pays protestants ou orthodoxes. Il est possible qu'en cherchant bien on les trouve au fond des sacristies ou parmi les pèlerins de Paray-le-Monial. Les Versaillais sont capables de tout.

M. Combes s'est fait saisir les clefs de la Bibliothèque Nationale qu'il refusait, non sans raison pourtant, de rendre au ministre qui avait accepté sa démission. No. 4

Cournot disait: "Vous voulez les clefs? je ne demande pas mieux que de vous les donner; mais sous votre responsabilité si une commission n'est nommée pour prendre livraison de la bibliothèque." M. Rhalli, qui est un peu vif, envoya des agents de police saisir les susdites clefs chez M. Cournot, qui n'a eu d'autre consolation que de se faire plaindre par les journaux de l'opposition.

Les Allemands, avec leurs articles insensés sur la Grèce, nous ont rendu un fier service. Vous verrez dans le n° du Messager d'aujourd'hui que je n'ai pas laissé passer une si belle occasion de dire tout le mal que j'en pense. Cependant il ne faudrait pas toujours compter sur l'imprudence de nos adversaires; nous devons bien profiter de leurs fautes, mais agir toujours comme s'ils étaient impeccables. C'est pour quoi je me permets de vous rappeler de voir quelques directeurs de journaux et de leur offrir ma collaboration. Il m'est indifférent que l'on paye ou non mes articles ou correspondances. L'essentiel est qu'ils les publient. Avant qu'un an soit écoulé si deux ou trois autres journaux publient mes correspondances d'Athènes, nous aurons coulé l'influence allemande. Vous comprenez

que, pour un pareil résultat, je m'imposerais volontiers quelques heures de travail de plus par mois ou par semaine. Il est bien entendu que je préfère être payé pour mes articles; mais, encore une fois, je n'y tiens pas d'une manière absolue.

Le ministère bouleverse l'administration. C'est son don de joyeux avènement. Je crois qu'il n'aura pas la majorité quoiqu'on l'accuse, un peu à tort peut-être, d'intervention indirecte dans la lutte électorale. Le roi paraît résolu à rentrer dans la bonne voie; malgré ses déclarations de ne jamais accepter pour ministre un seul des députés qui avaient quitté la Chambre, il a consenti à donner le portefeuille de la marine à M. Servos, de Luade, un des protestants de Décembre dernier. C'est là un des plus graves événements de la semaine.

La presse d'Athènes poursuit toujours les stilités avec une admirable persévérance. Dès qu'un des 32 se présente quelque part, elle le dénonce avec indignation à l'opinion publique. Elle fait plus encore; elle qualifie de stilités quiconque ose, pour parler comme les Athéniens, se combiner avec eux.

Depuis quelques jours le thermomètre marque de 32 à 35 degrés (centigrades) à l'ombre. Le soleil est brûlant; on ne peut plus sortir, sans s'exposer à l'insolation, pendant le jour. En revanche les mittemis soufflent constamment et les soirées sont d'une fraîcheur délicieuse.

Mes hommages à M^{me} et à M^{elle} Bur-
nouf; dites-leur que ma femme et moi
nous nous souvenons souvent d'elles, que
nous en parlons tous les jours et que
nous serons heureux de les savoir en
bonne santé.

Agreés, Monsieur et cher ami, mes
compliments les plus affectueux.

A. Z. Kipkaniogolj